

L'AMÉRIQUE, LEUR DEUXIÈME CHANCE

Recalés du système pro en France, ils ont choisi de partir tenter l'aventure aux États-Unis en intégrant le système du foot universitaire. Leur but : décrocher un diplôme en quatre ans et taper dans l'œil d'un club de MLS, la ligue pro de soccer.

PAR
ERIK BIELDERMAN

PHOTOS
JULIEN FAURE



38

Jouer en National, en CFA, voire en CFA2. Travailler pour la mairie du coin. Vivoter. S'en aller courir le cacheton dans des Championnats de seconde zone... Pas facile de se projeter dans la vie d'après quand, à 18 ans, les recalés des centres de formation pros doivent faire le deuil de leurs ambitions. Renoncer ? Et pourquoi pas tenter l'aventure aux États-Unis ? Chaque saison, ils sont une cinquantaine à profiter d'un partenariat, entre Elite Athletes, une agence française spécialiste du marché US, et les universités américaines. Personne ne leur vend du rêve. Pas question pour ces footballeurs en souffrance de décrocher d'emblée un contrat MLS. Rejoindre une université américaine, c'est recevoir une bourse d'études de quatre ans (de 100 à 200 000 euros), jouer au foot dans le très concurrentiel Championnat universitaire (NCAA). Avec l'espoir d'être repéré par les scouts de la MLS.

C'est aussi respecter un deal exigeant : il faut d'abord parler correctement l'anglais et afficher un niveau scolaire équivalent au bac, puis, une fois franchi l'Atlantique, décrocher son bachelor, à l'issue de quatre années d'études. La FFF s'est depuis l'an passé associée à Elite Athletes, apposant son imprimatur pour donner naissance à « FFF-USA ». François Blaquart, le DTN fédéral, explique : « En tant que partenaire exclusif de la MLS, nous assurons déjà la formation des éducateurs américains. La suite relevait d'une sorte de cohérence : aider nos joueurs à trouver des débouchés valorisants en associant les directeurs

des centres de formation des clubs français à cette réflexion. Tous les jeunes ne décrochent pas un contrat en Ligue 1. Le système américain leur offre de vraies perspectives, sportives et humaines. » Concrètement, la Fédération met à disposition des installations de Clairefontaine. En février dernier, une cinquantaine d'aspirants pros recalés et autant d'excellents amateurs sont ainsi venus au Centre technique national se confronter aux recruteurs américains et à des enseignants. Scott Calabrese, coach de l'équipe de soccer de l'université de Miami (FIU) – quatre « Frenchies » dans son équipe –, décrypte : « Chez nous, chaque campus essaie d'obtenir les meilleurs résultats sportifs, quelle que soit la discipline. C'est une question de prestige, mais aussi de retombées financières. On se bat pour recruter les meilleurs étrangers passés à côté d'une carrière pro. Jouer en NCAA, c'est se donner une chance d'être repéré et d'être recruté en MLS à 21 ou 22 ans et a minima au bout de quatre ans d'études d'être bilingue et titulaire d'un bachelor. »

De Miami à New York en passant par Richmond, capitale de la Virginie, rencontre avec quatre jeunes Français partis tenter leur chance aux États-Unis. Joris, boudé par Montpellier mais que toutes les universités US se disputent. Pierre, ancien de Rennes et d'Angers, étudiant brillant. Vincent, à peine passé pro et déjà sacré champion de D2. Et Collins, le dur né au Tchad formé à Reims, qui mord la vie avec un détonant mélange de rage et de détachement. Quatre trajectoires et un rêve commun : devenir footballeur professionnel. ●

Sur un terrain synthétique posé sur pilotis face à Manhattan, les équipes universitaires du Saint Francis College et de Long Island University s'affrontent dans le derby de Brooklyn.

JORIS ALHINVI

À MIAMI

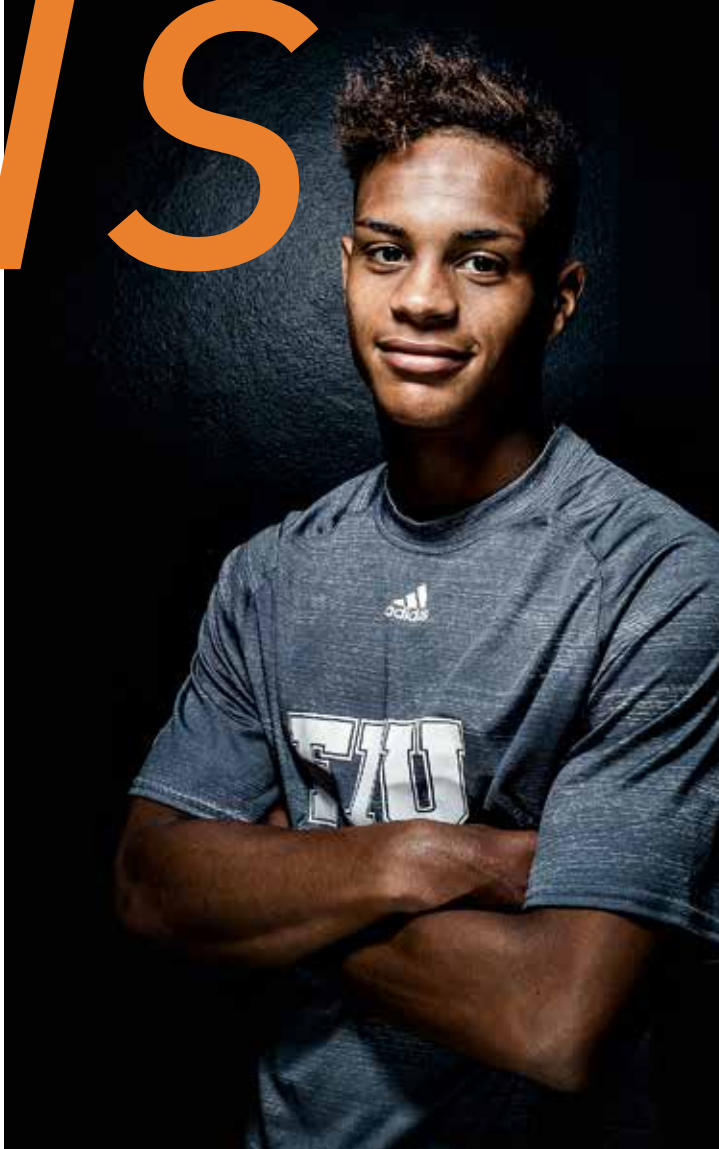
(Floride), 21 ans, 1^{re} année à FIU
Attaquant

C'était le 1^{er} novembre dernier. Dans une ambiance électrique, Barack Obama tombait la veste devant 4 500 étudiants de la Florida International University (FIU). L'Arena de basket des Rams de Miami faisait le plein. La campagne américaine, elle, vivait son crépuscule. À gauche du pupitre du président américain, Joris Alhinvi, ancien stagiaire pro formé à Valenciennes, passé sans succès par Montpellier et l'Angleterre, se pinçait. « C'est fou. J'étais dégoûté du foot, et me voilà, grâce au sport, avec Obama », songeait-il.

À 21 ans, le jeune milieu excentré est venu en Floride s'inventer un avenir et surtout tranquilliser ses parents, installés en Martinique. Père médecin béninois, mère française sage-femme. Ce sont eux, raconte-t-il, qui l'ont poussé à tenter l'aventure. « J'ai un bac S mention bien, une première année de BTS en commerce international, je ne pouvais pas tout gâcher. Là, je joue sur deux tableaux. » Édouard Lacroix, qui suit les Français pour le compte d'Elite Athletes, se souvient : « Joris est sorti premier des tests à Clairefontaine. Une douzaine de coaches universitaires le voulaient. »

Lorsque le jeune Français débarque, en octobre dernier, il est logé d'office avec trois joueurs de foot américain. Trois armoires à glace. Des types qui vous remplissent un frigo de crèmes glacées, de sauces sucrées survitaminées et de fromage râpé. L'accueil est sobre, voire distant. Ici, c'est chacun pour soi. Mais, au moins, Joris a droit à une chambre individuelle. Spartiate. Pas d'oreiller, pas de draps dans le lit... La boule au ventre monte et à minuit, ce soir-là, Paul Marie, un ex du SM Caen arrivé ici en 2014 avec trois autres ex-stagiaires pros français, vient à la rescousse. « Il m'a emmené en pleine nuit acheter tout le nécessaire chez Walmart sur le campus. »

« TECHNIQUEMENT ET TACTIQUEMENT, LE FOOT ICI EST AU NIVEAU CFA. MAIS ÇA COURT TOUT LE TEMPS. UN PEU KICK AND RUSH »



Les premières semaines sont dures. « Techniquement et tactiquement, le foot ici est au niveau CFA. Mais, physiquement, c'est autre chose. Ça court tout le temps. Un peu kick and rush comme en Angleterre dans les années 70. » Très vite, Scott Calabrese, son coach, le prévient : « Tu es au-dessus des autres techniquement, tu as une bonne vision du jeu, mais ici il y a une dimension physique que tu dois accepter. Les Français pensent qu'ils vont s'imposer naturellement, mais tout est une question d'attitude. Remets-toi en question. » Et vite. Ici, la saison se termine au plus tard mi-décembre. Mais ce n'est pas pour autant l'heure des vacances. Paul Marie met son copain en garde : « Jusqu'en mai, tu vas travailler uniquement le physique. C'est une donnée essentielle en NCAA. Et tu vas faire valider tes études. Le foot, tu oublies. » Miami, la plage, Ocean Drive, à 30 minutes de route de FIU, aussi... Au programme, bachotage et musculation. Éliminée en finale de Conférence, l'équipe de Joris a déçu. « En plus, le match était diffusé en direct sur ESPN College », peste le jeune Français. Qui se console avec une sélection dans le onze idéal des « Freshmen » – des débutants – de sa Conférence. « Tout ça en ayant débarqué en plein Championnat avec un mois de retard à cause de tracas administratifs », sourit-il. « J'y crois. Je vais devenir pro. J'ai la foi. Comme Barack. » ●



REPORTAGE



LE CAMPUS EST SITUÉ LOIN DU CENTRE DE MIAMI. LES SORTIES EN VILLE SONT RARES ET QUAND LE COACH EST LÀ, INTERDICTION DE BOIRE DE L'ALCOOL. JORIS EST ARRIVÉ AVEC UN MOIS DE RETARD DANS LE CHAMPIONNAT, MAIS À TEMPS POUR APERCEVOIR BARACK OBAMA.



PIERRE GARDAN



À RICHMOND

(Virginie), 21 ans, 3^e année à VCU
Gardien de but

Ancien QG des confédérés sudistes, Richmond, capitale de la Virginie, se nourrit de contrastes. Rejoindre le centre-ville en venant de l'aéroport oblige à traverser une interminable litanie de quartiers poisseux. Les maisons de bois à l'abandon se laissent manger par les herbes folles. Ici, la vie s'inscrit en noir et noir. La misère est monochrome. « Downtown », elle, dessine un tout autre monde. Les trois lettres dorées sur fond noir de VCU (Virginia Commonwealth University) y sont inscrites sur la moitié des édifices urbains. Pierre Gardan, 21 ans, ancien gardien numéro 3 d'Angers, formé à Rennes, entame sa troisième année en économie et statistiques à l'université. En 2014, ce jeune homme posé, sensible, a choisi de quitter le foot professionnel. « J'étais souvent blessé, sans doute autant pour des raisons psychologiques que physiques. Le milieu pro, finalement, n'est pas mon univers. C'était un rêve de gosse, mais c'est un monde où chacun veut écraser l'autre. » Un bac ES et un CV de gardien passé par un club de Ligue 2 suffisent à valider sa bourse pour les USA. Solidaire, la famille Gardan accompagne le fiston footballeur pour se lancer elle aussi dans une nouvelle vie. Cocon protecteur, même si le clan vit à cinq heures de voiture de Richmond. Opticien à Lorient, les Gardan ont tout vendu pour ouvrir une boutique près de Philadelphie. Jean-Paul, le père : « On ne se voit pas souvent avec Pierre, mais, au moins, on ne doit pas subir le décalage horaire et quand on se Skype, c'est plus simple. Un souci, et hop on débarque. »

En choisissant VCU, Gardan s'est tout de même imposé une sacrée pression sportive. David Giffard, coach de l'équipe de soccer : « Ici, on vise la performance. Je forme des soldats ! » Des soldats ? « Des joueurs qui pourront embrasser une carrière pro en MLS à 21 ou 22 ans. Il faut être réaliste, on ne va pas trouver un Messi ou un Drogba ici, mais on sait former des joueurs qui rendront service dans leurs franchises pros. De bons soldats, quoi. Qui pourront espérer gagner entre 60 000 et 120 000 \$ par an (55 000 à 110 000 €). » David Giffard entraîne VCU depuis sept ans et s'enorgueillit d'avoir formé 20 joueurs recrutés en MLS. Les murs de son bureau

« LE MILIEU PRO, FINALEMENT, N'EST PAS MON UNIVERS. C'ÉTAIT UN RÊVE DE GOSSE, MAIS C'EST UN MONDE OÙ CHACUN VEUT ÉCRASER L'AUTRE »



débordent de diplômes, plaques commémoratives, médailles encadrées et certificats d'excellence. Giffard s'appuie sur un budget conséquent. Un million d'euros juste pour une équipe de soccer. Tous sports confondus, le budget alloué par VCU aux sports flirte avec les 35 M€...

Giffard est un dur au cœur tendre. Lors de la soirée d'adieu pour huit de ses seniors (quatrième année d'université), on le verra pleurer discrètement à la table d'honneur à chacun des discours de ses boys : « S'ils sont draftés en MLS, ils ne seront pas riches, mais ils auront accompli leur rêve. À 30 ans, lorsqu'ils arrêteront le football, ils apprécieront d'avoir un bac+4 en poche pour se lancer dans la vraie vie. »

Pierre, lui, a basculé dans le monde réel depuis un moment. Le voilà avec un groupe d'étudiants à la tête d'un portefeuille d'actions valorisé à 100 000 \$ (90 000 €). Le budget est alloué par l'université. À charge pour le groupe de le faire fructifier. Pierre est fier d'afficher un rendement de +60%. Mais l'argent reste la propriété de VCU. Tempête sous un crâne. « Jouer en MLS avec un contrat précaire, pas sûr que ça me tente. Je pense pouvoir bien mieux gagner ma vie en dehors du foot », explique-t-il. Éliminé en finale de Conférence, le Français s'est trouvé un nouvel objectif : « Choisir un métier, un an après mon bachelor. Finance ? Statistiques ? C'est encore flou. » Le football en pointillé. ●



PIERRE, ANCIEN GARDIEN N° 3 D'ANGERS, A VITE COMPRIS L'INTÉRÊT D'OBTENIR UN DIPLÔME EN FINANCE ET STATISTIQUES, À RICHMOND. PAS SÛR QUE DANS UN AN, À SA SORTIE, IL CHOISISSE LE FOOT.



COLLYNS

LAOKANDI

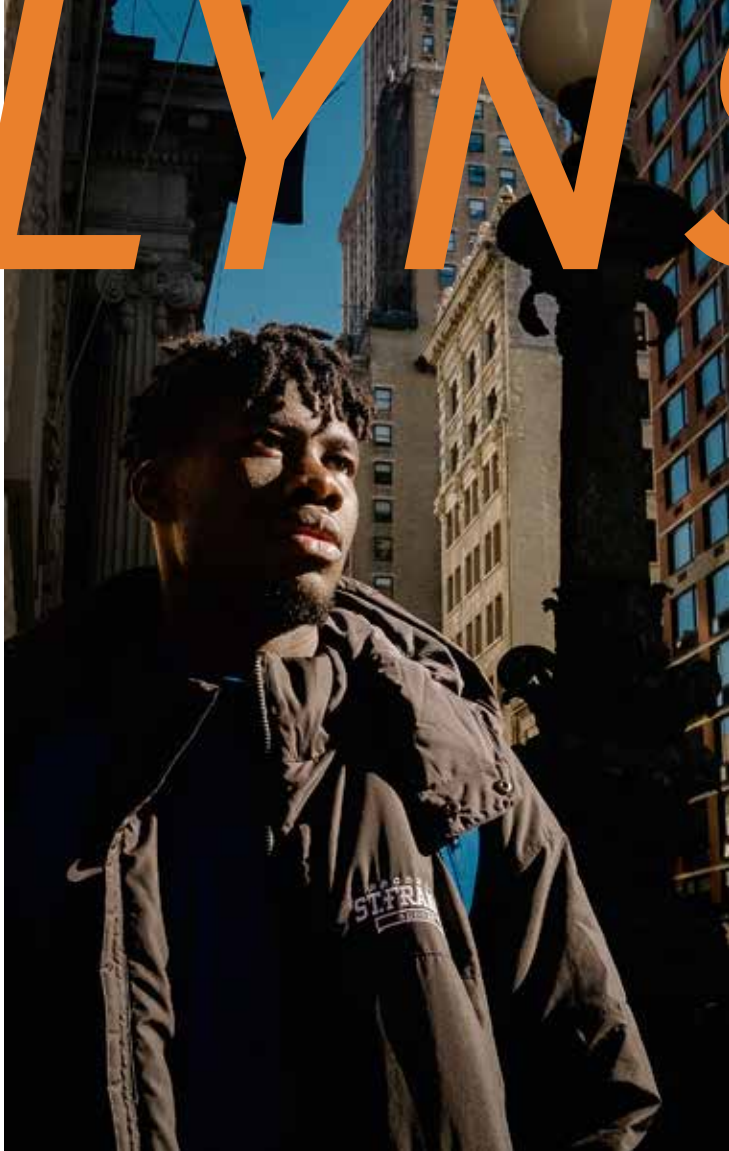
À BROOKLYN

(New York), 21 ans, 2^e année à SFC
Défenseur central

Un choc aérien. Collyns Laokandi retombe mal sur ce putain de terrain en synthétique. Posé sur l'Hudson River, le stade a beau offrir une vue exceptionnelle sur les tours de Manhattan, il reste indigne du foot de haut niveau. Douleur derrière le pli interne du genou. Collyns doit sortir (10^e). Sans son défenseur central, Saint Francis College (SFC) s'impose tout de même dans le derby de Brooklyn face à LIU (1-0). L'ancien joueur du Stade de Reims, venu tenter sa chance à New York en 2014, s'est mué en patron de l'équipe. Laokandi, né au Tchad, débarque en France à l'âge de 8 ans pour retrouver sa mère, venue travailler quelques années plus tôt comme femme de ménage à Reims. Collyns est un dur. Un dominant. Du haut de son presque 1,90 m, le Franco-Tchadien impressionne. Sa trajectoire aurait pu sentir le soufre. « À 18 ans, Reims me libère, mon agent me lâche, je me retrouve en DH dans les Ardennes. Sans Fadwa, ma copine, et Aram, un pote qui m'a hébergé, j'aurais lâché. J'étais sans argent. Heureusement, ma copine m'a poussé à partir tenter ma chance à New York. » Un saut dans l'inconnu. Tom Giovatto, son coach, se souvient : « Collyns, c'est le plus fort du groupe. Un leader. Mais, au début, c'était compliqué. Des joueurs se plaignaient : "Collyns nous fait peur, coach !" » Laokandi rigole. « Bah, ils me parlaient mal. Je leur disais : "Si tu veux en venir aux mains, O.K." » S'ensuivait un calme surprenant.

Collyns bénéficie de l'une des plus belles bourses universitaires du pays. 50 000 \$ (45 000€) par an. « Tout est très cher ici. Les études comme le logement. » Collyns partage avec trois Français et trois étrangers un vieil appartement à Brooklyn. « Il y a des souris, aussi », soupire Laokandi. Tout juste arrivé de Marseille, son coéquipier Faouzi Taïeb craque : « J'en peux plus de ces souris. J'ai même découché une nuit

« À 18 ANS, REIMS ME LIBÈRE, MON AGENT ME LÂCHE, JE ME RETROUVE EN DH DANS LES ARDENNES. MA COPINE M'A POUSSÉ À PARTIR »



COLLYNS JOUE POUR LE SAINT FRANCIS COLLEGE AVEC TROIS AUTRES FRANÇAIS (À GAUCHE, DJIBY SARR) ET PEUT COMPTER SUR LE SOUTIEN DE VINCENT BEZECOURT (EN HAUT), PASSÉ PAR LA MÊME UNIVERSITÉ ET QUI A PU DEVENIR PRO. LE LENDEMAIN DE L'ÉLECTION DE TRUMP, LE CAFÉ EST AMER.

tellement j'étais stressé. J'ai fini par faire un malaise en plein match. » Le coach sonne la fin de la récré : « Ça fait dix ans qu'on loge des joueurs dans cet appartement et les Français sont les seuls à se plaindre. Je vais faire venir les services de dératisation. » Collyns relativise : « Si on avait mieux bossé l'anglais à l'école, on aurait pu choisir un campus plus moderne. C'est notre faute. SFC est l'une des rares universités qui acceptent des gars comme nous, avec un niveau limité. Quand j'ai passé mes tests, ils m'ont fait parler d'archéologie. Même en français, j'ai pas les mots... » Depuis, Collyns s'accroche. Son nom commence d'ailleurs à circuler sur les tablettes de prestigieux établissements. Élu meilleur défenseur de sa Conférence, le colosse français guette une offre universitaire et attend l'été prochain pour tenter sa chance dans des tournois estivaux où pullulent les scouts des clubs de MLS. Pas question pour autant d'ici là de tirer au flanc. Les règles NCAA sont strictes, comme le rappelle Tom Giovatto, le coach : « Les Français vivent ici tous frais payés. Les autres étudiants se saignent et font des emprunts pour rejoindre le Saint Francis College. La règle est la même pour tous, s'ils n'ont pas la moyenne ou sèchent les cours, je n'ai plus le droit de les utiliser et c'est la porte. » Visa retiré. Et un billet simple New York-Paris. À leurs frais... ●



VINCENT BEZECOURT

À HARRISON

(New Jersey), 23 ans

Professionnel depuis 2015, milieu de terrain

Diplômé de SFC (Brooklyn)



Les New York Red Bulls disputent ce soir-là dans leur Arena d'Harrison, près de New York, leur demi-finale retour de Conférence Est face à Montréal (0-1 ; 1-2). En loge, emmitouflé dans sa parka, Vincent Bezeourt guette impatientement la mi-temps. « Je vais être présenté avec mon équipe au public. » Son quart d'heure de gloire. L'ancien footballeur amateur de la Jeunesse Villenavaise (CFA2), non loin de Bordeaux, vient de remporter le Championnat USL, la D2 américaine, avec la réserve des NY Red Bulls. Vincent est devenu pro voilà un an après avoir tapé dans l'œil des « scouts » du club new-yorkais, alors qu'il évoluait au Saint Francis College (SFC) Brooklyn.

Pro, certes, mais à quel prix ? En USL, les contrats ne dépassent jamais 25 000 \$ (22 000 €) par saison. « Je reçois 1200 \$ (1 100 €) par mois et suis logé gratuitement par le club avec cinq autres coéquipiers dans une immense maison près du centre d'entraînement. Pas question pour le moment de m'acheter une voiture. Pas les moyens. L'aventure du foot ici n'est pas simple. J'ai commencé à l'université en partageant une maison à douze... On avait quatre salles de bains et six chambres. J'ai failli craquer. Le rêve américain a un prix. Je me donne encore un an pour intégrer l'équipe première. Et pouvoir enfin vivre décemment du foot. Je vais partir avec eux pour la tournée de présaison. À moi de saisir ma chance. »

Au siège de la MLS, situé sur la V^e Avenue à New York, le Français Fred Lipka, directeur technique en charge de la formation (il fut patron du centre de formation du Havre), décrypte : « Il y a rarement plus de vingt joueurs universitaires retenus à l'issue de tests organisés en janvier baptisés "Combines" (*lire l'encadré*). Or, rien qu'en D1 universitaire, il y a 206 équipes réparties dans quatorze Championnats, soit plus de 5000 garçons. Il faut donc rester réaliste et penser diplôme avant tout. À 18 ans, quand un jeune Américain prometteur se voit offrir un contrat en MLS ou une bourse pour étudier quatre ans à Stanford tout en jouant au foot, il n'hésite pas. Il choisit l'université. » ●



SOIR D'ÉLECTION AMÉRICAINE À NEW YORK, DEVANT LES ÉCRANS DE NBC, LIEU DE RENDEZ-VOUS CE SOIR-LÀ DES DÉMOCRATES. VINCENT EST VENU S'IMPRÉGNER DE L'AMBIANCE.

COMMENT DEVENIR PRO ?

Les jeunes étudiants français ont trois occasions pour se faire remarquer par les clubs de MLS.

À eux de savoir les saisir.

1. En janvier de chaque année, la MLS organise des « Combines » – tests de détection – réservés aux footballeurs en fin de cursus universitaire (4 années post-bac).
2. Les recalés, mais aussi les joueurs encore en plein cursus universitaire le souhaitant, peuvent tenter de se faire remarquer via les tournois estivaux – « Summer League » – où s'affrontent la crème des joueurs NCAA et les réserves pros des clubs de MLS.
3. Huit bourses élite conjuguant études et contrat MLS sont attribuées chaque année par Adidas.